

*[Signature]*  
311

A propos de "Retouches à mon retour d'U.R.S.S."

## André Gide et l'U.R.S.S.

par J. B. SÉVERAC

Aucun visiteur de l'U.R.S.S. n'y est certainement allé avec un préjugé plus favorable qu'André Gide.

Il avait donné au communisme la plus totale et la plus sincère des adhésions : il n'avait d'ailleurs pas attendu cette conversion pour montrer que peu d'hommes ont plus que lui le courage de leurs idées, le goût de les suivre loyalement jusque dans leurs dernières conséquences.

Il était donc parti vers l'U.R.S.S. comme vers le pays où il allait enfin trouver une terre de justice, de liberté, d'hommage au travail et, dans la mesure où c'est possible, du bonheur ou au moins de bien-être.

Il y allait avec la grande espérance de rencontrer enfin une société où les hommes, appliquant sans honte les principes qui avaient lui-même conquis, vivraient dans les larges horizons de la pensée libérée de toute hypocrisie et de tout mensonge, sauve de toute servitude.

La réalité n'a pas répondu à son attente. Certes André Gide n'a pas pu ne pas voir la grandeur des efforts accomplis en U.R.S.S. pour donner à ce pays l'indépendance économique qu'il ne possédait pas encore, malgré son immensité ; pour les doter des moyens les plus puissants et les plus modernes de production des richesses matérielles ; pour relever le niveau intellectuel et moral d'un peuple singulièrement arriéré et que la domination séculaire des tsars avait volontairement laissé dans l'ignorance la plus crasse.

André Gide a donc vu tout cela et il l'a dit avec la plus vive des satisfactions.

Mais il a aussi vu d'autres choses et — avec ce courage et ce goût de la vérité qui sont parmi les qualités maîtresses de son esprit — ces autres choses, il s'est aussi résolu à les dire. Ayant toujours estimé que la vérité, finalement, est toujours féconde, et ayant, tout au long de sa vie, prêché d'exemple, il a vaincu ses premières

hésitations et il a publié ce Retour de l'U.R.S.S., dont les cent petites pages ont déjà fait couler tant d'encre, et où l'on peut lire cette belle déclaration justificative : « Le mensonge, fût-ce celui du silence, peut paraître opportun, et opportune la persévérance dans le mensonge, mais il fait à l'ennemi trop beau jeu, et la vérité, fût-elle douloureuse, ne peut blesser que pour guérir. »

Quelle est donc, ici, cette vérité. C'est la mauvaise qualité de la production et du travail, l'insuffisance du logement ; le conformisme imposé de la pensée ; l'ignorance où l'on tient le peuple de tout ce qui se fait de bien à l'étranger ; l'inégalité des conditions et la pauvreté (« Il n'y a plus de classes, en U.R.S.S., c'est entendu. Mais il y a des pauvres. Il y en a trop, beaucoup trop. J'espérais pourtant bien ne plus en voir, ou même plus exactement, c'est pour ne plus en voir, que j'étais venu en U.R.S.S. ») ; les peines dont est menacée la moindre protestation, la moindre critique (« Et je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbe, plus craintif, plus vassaline ») ; non pas la dictature du prolétariat, mais celle d'un homme, et cet « appauvrissement » de la culture qui est la suite naturelle du silence où toute opposition est condamnée.

La presse communiste a taxé d'acte de trahison la publication de Retour de l'U.R.S.S. D'ingratitude aussi, après le bel accueil que les Soviets avaient fait à André Gide. Le grand écrivain dont on avait salué avec enthousiasme l'adhésion au communisme et dont on avait fait — et on avait bien raison — la plus illustre preuve vivante de la haute valeur du socialisme, n'était plus désormais qu'un boutrgeois incorrigiblement prisonnier de sa formation intellectuelle, un esprit médiocre, une notoriété surfaité, etc., etc., etc.

La Russie nous a habitués à ces brusques changements d'opinion et d'attitude de la presse à elle dévouée. Du jour au lendemain, un révolutionnaire est tué en réactionnaire, le plus éminent des maréchaux vaut à peine les balles qui le fusillent, un grand peintre n'est plus qu'un insipide barbouilleur. En Russie comme à Rome, la roche tarpéienne est près du Capitole.

Pour André Gide, cela n'est pas allé sans accompagnement d'injures. Il n'y a pas répondu.

Mais certaines critiques lui ayant paru injustes et fausses, il a voulu y répondre.

C'est ce qu'il a fait dans ses Retouches à mon retour de l'U.R.S.S., qui rend le complément indispensable de son premier écrit. Il n'a pas de peine à montrer que ses affirmations étaient fondées.

Faits et chiffres sont désormais là pour l'établir et pour justifier les conclusions auxquelles André Gide est arrivé :

« Il importe de voir les choses telles qu'elles sont et non telles qu'on eût souhaité qu'elles fussent.

« L'U.R.S.S. n'est pas ce que nous espérons qu'elle serait, ce qu'elle avait promis d'être, ce qu'elle s'efforce encore de paraître ; elle a trahi tous nos espoirs. Si nous n'acceptons pas que ceux-ci retombent, il faut les reporter ailleurs.

« Mais nous ne détournons pas de toi nos regards, glorieuse et douloureuse Russie. Si d'abord tu nous servais d'exemple, à présent hélas ! tu nous montres dans quels sables une révolution peut s'enliser ».

Qu'on n'aille en effet pas s'imaginer que les désillusions éprouvées par André Gide en U.R.S.S. l'aient détourné des conceptions auxquelles il a abouti après de longs tâtonnements et de multiples expériences.

Si la révolution russe est — comme il le pense — en train de s'enliser, l'idéal que cette révolution voulait servir demeure aussi prestigieux.

Le socialisme n'est pas réalisé sur la sixième partie du monde. Mais il demeure créateur de force dans tous les esprits libres et tous les cœurs généreux.